

Frances Willard : [1ère partie]

Autor(en): **Willard, Frances / Meyer, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **6 (1918)**

Heft 74

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

devra examiner avec elle le remède nécessaire ; il cherchera à bien voir l'endroit malade à guérir, la cause réelle de la misère pour l'exposer clairement dans son rapport.

Mais l'enquête à domicile ne suffit pas ; elle doit être complétée par les indications fournies par ceux qui voient l'enquêté vivre et se conduire. Ces renseignements seront obtenus auprès des voisins, des fournisseurs, des employeurs, des connaissances diverses, malheureusement nous savons combien les dispositions subjectives faussent le témoignage des personnes même véridiques : la jalousie, la rancune, l'esprit de dénigrement d'une part, l'amitié, la complicité, la bonté même d'autre part, dénaturent les dépositions faites ; l'enquêteur devra donc faire preuve de ses talents de psychologue pour discerner le juste de l'injuste, la calomnie de l'exagération. Quelles personnes doivent-elles être consultées ? Les voisins immédiats ? certes ils connaissent peut-être le ménage, bien qu'on s'ignore parfois complètement les uns les autres dans les grandes casernes ouvrières, mais ils sont aussi porteurs de tous les racontars, trop bien disposés ou ennemis jurés ; s'enquérir par contre auprès de personnes vivant plus loin dans le quartier, c'est ne recueillir que des renseignements vagues et sans valeur pratique. Les voisins sont cependant utiles à connaître, ne serait-ce que pour se faire une idée du milieu ambiant : maisons bien ou mal famées, repaires d'apaches ou garnis de quémandeurs professionnels. Quant aux fournisseurs, les mêmes difficultés se posent à leur égard : ils disent ce qu'ils veulent et redoutent de se compromettre, ou vexés contre des débiteurs insolvables, ils délieront peut-être leur langue mal à propos. On trouve cependant parmi eux de très braves gens s'intéressant aux personnes du quartier et disposés à guider les démarches des enquêteurs. Nous avons vu en parlant des gains que les employeurs devaient être consultés ; il pourra aussi au besoin être fait appel à la police du quartier, aux ecclésiastiques, au médecin, aux régents, tout dépendra du point sur lequel devra porter l'enquête. Il faudra prendre soin de ne pas nuire à l'indigent en prenant des renseignements sur son compte, mais il n'est pas facile de faire une enquête sans en révéler plus ou moins les motifs ; le tact est ici très nécessaire.

Malgré toutes ces difficultés, l'enquêteur devra se renseigner ; et peu à peu, grâce à des enquêtes répétées parfois, la vérité apparaîtra ; il arrivera à connaître le genre de vie exact de l'indigent : sorties du soir, fréquentation des cafés, des pâtisseries, conduite des enfants, achats de vin et liqueur chez l'épicier, etc., ou bien vie régulière et familiale, troublée par le seul mais âpre souci de la lutte difficile pour le pain quotidien.

Ce ne sont ici que des lignes directrices ; l'enquête variera avec chaque cas, mais l'enquêteur devra toujours aller partout où il croit trouver une indication intéressante. Pour arriver à bien connaître une famille et ses besoins, une seule enquête ne sera généralement pas suffisante, il sera bon si la famille doit être suivie de multiplier les visites et de comparer sans cesse les renseignements obtenus. Le hasard parfois, une conversation surprise, une critique entendue peuvent mettre l'enquêteur sur une voie nouvelle.

Il faut toutefois prendre garde à ne pas, par l'enquête, compromettre l'assistance elle-même ! Tout secours pour être efficace doit être rapide ; or l'enquête bien faite réclame du temps ; il n'est pas toujours possible d'en rassembler rapidement les éléments nécessaires ; un secours provisoire pourra être accordé en attendant plus amples informations. Enfin l'enquête doit être faite, non pas dans le but de réaliser des économies aux dépens de ceux sur qui elle porte, mais avec l'intention de les aider davantage ; si l'assistance doit être judicieuse dans ses dons, elle

doit être large aussi, la notion du petit secours qui ne change en rien un état de misère doit être abandonnée ; l'enquête approfondie doit conduire à l'assistance complète qui tend à rendre au malheureux son indépendance et sa dignité.

Le but de la société moderne, au sortir de l'épreuve effroyable de la guerre qui s'achève, doit être de donner à chacun la possibilité de vivre ici-bas une existence de travail et de bonheur ; le progrès social luttera contre la misère en protégeant de plus en plus les faibles, les malades, les incapables, les vieillards ; des lois s'efforceront de résoudre les problèmes difficiles des salaires, du chômage, des logements ouvriers et nous croyons qu'elles y parviendront dans une certaine mesure ; mais l'appui prêté aux malheureux par la main secourable de l'assistance sera pour longtemps encore nécessaire, et c'est en donnant aux enquêtes toute l'importance qui leur revient que l'assistance réalisera de plus en plus son rôle éducateur et protecteur. Mieux informée, elle luttera avec plus de succès contre les abus de la mendicité, contre ceux qui furent appelés à bon droit « les voleurs des pauvres », et elle tendra au vrai malheureux, quel qu'il soit, une main dirigée par un cœur éclairé et une intelligence avertie.

Alexandre AUBERT,

Secrétaire général du Bureau de bienfaisance de Genève

Frances Willard

Vers l'époque reculée de 1830, les Etats-Unis d'Amérique n'avaient pas encore atteint leur développement actuel. L'Ouest était encore inhabité et l'esclavage fleurissait dans les Etats du Sud. Les deux familles des Willard et des Hill étaient des puritains de la Nouvelle Angleterre, familles de pasteurs, instituteurs et marchands, vivant honnêtement et ne craignant rien. Déjà les circonstances les poussaient à quitter New-York pour s'enfoncer vers le couchant. Pour eux la vie reposait sur quelques principes simples et forts : une grande piété, le respect de la famille, le goût du travail et le culte de l'instruction. Mary Hill fut la première maîtresse de la petite école du village de Ogden ; elle avait alors 15 ans.

En 1831, Josiah Willard et Mary Hill se marièrent ; la santé de Josiah ne lui permit pas d'arriver au bout des études de théologie qu'il avait entreprises et la famille, enrichie de trois enfants : Oliver, Frances et Mary, s'établit dans le Wisconsin, dans les prairies ouvertes à l'agriculture et sur la lisière des bois silencieux qui s'étendaient à l'infini vers l'Ouest.

Le premier journal de Frances Willard nous permet d'apercevoir comme par une fenêtre ouverte, le dur travail de la ferme. Les hommes labourent et clôturent les champs, abattent les arbres, gouvernent le bétail, et font croître les moissons précieuses ; la maison est retranchée par crainte des tempêtes hivernales ; les incendies de prairies sont combattus par le feu ; les porcs s'échappent en suivant la route, les sauterelles dévorent le blé, les rats font des ravages dans les pommes de terre ; les pommiers meurent, les bœufs s'égarent, le lait gèle dans les terrines au coin du feu, et on prend des geais bleus dans des trappes. Les femmes font le blanchissage, la cuisine, la couture, la boulangerie et les nettoyages ; elles trouvent encore le temps de lire leur Bible et quelques volumes d'histoire et de biographie ; le soir les enfants font de la musique et lisent des proverbes. Leur père leur enseigne à aimer et à connaître la nature ; leur mère leur apprend à aimer la poésie, et tous deux leur donnent l'exemple de la crainte de Dieu et d'une vie haute et pure.

« Les enfants doivent avoir des habitudes, disait le père, » et

comme il n'ajoutait pas < de mauvaises habitudes > sa fille grandit sans savoir qu'il puisse en exister de mauvaises. Est-ce à cela qu'il faut attribuer sa confiance implicite dans la nature humaine : le bien est naturel et le mal n'est qu'un accident. Elle resta jusqu'à sa mort non seulement pure du mal, mais de la croyance au mal.

Mary était douce et tranquille et aimait le travail du ménage. Frances l'avait en horreur ; les visites la mettaient en rage et les nettoyages de printemps lui paraissaient le fléau de l'humanité. Quelle joie en revanche que les longues randonnées dans la campagne, seule ou avec son frère Oliver, de cinq ans plus âgé qu'elle, quel chagrin que la défense faite par son père de monter à cheval et que d'efforts persévérants pour assujettir une vache à porter une selle, pour arriver à se jucher sur la selle, pour arriver à mettre la vache en mouvement. — Il paraît, disent les connaisseurs, que le trot de la vache est particulièrement pénible — dans ce cas pourtant, l'expérience eut un bon résultat : Mr. Willard céda, et la permission désirée fut obtenue.

Un soir, une scène se passa qui devait se graver dans l'esprit de la petite fille : < Assise auprès de la chaise de ma mère, j'écoutais mon père parler de la grande lutte dans l'Etat du Maine pour la prohibition de l'alcool. Il dit : — Je me demandais si notre pauvre Wisconsin maudit par le rhum aura jamais une loi pareille ? Ma mère se balança pendant quelques moments en silence, puis elle dit doucement : — Oui, Josiah, il y aura un jour une loi semblable dans tout le pays, quand les femmes voteront. Mon père ne lui avait jamais entendu dire quelque chose de semblable. Il fut terriblement étonné et répondit : — Et je vous en prie, comment voulez-vous arranger les choses de manière à ce que les femmes votent ? Ma mère balança sa chaise un peu plus fort pendant une minute, puis regardant non son visage, mais les flammes du foyer, elle parla lentement : — Je vous dirai, comme St-Paul à son geôlier : Vous nous avez mis en prison, nous qui sommes Romains ; vous devez venir et nous mettre dehors. >

Très vite aussi, Frances remarque avec impatience la différence de liberté et d'action qui sépare d'elle son frère et elle dit : < Je ferai aussi ces choses, entendez-vous ? >

A seize ans, elle eut pour la première fois l'occasion d'aller à l'école. Voici le journal de la première journée, écrit par bribes et dans un langage maladroît :

< Lundi 21 janvier 1856. — Mary et moi nous levâmes longtemps avant le jour et nous nous préparâmes pour l'école. Notre gamelle d'étain pour le dîner, nos courroies de livres, nos capuchons et nos manteaux nous attendent. Il n'est pas encore temps de partir.

Plus tard : Nous avons à peine goûté notre déjeuner, et nous étions si anxieuses que longtemps avant le moment venu, le domestique attela le grand bœuf au char ; Oliver et lui nous conduisirent à l'école. Les portes n'étaient pas encore ouvertes, ainsi nous allâmes chez le professeur Hodger, qui demeure tout près ; nous avons pris la clef, fait du feu, et avons été les premières à prendre possession. Oliver fit claquer son fouet et dit : J'espère que vous allez jouir de la situation dans laquelle vous vous êtes mises — Et je lui criai : Nous avons un diplômé de Yale pour nous enseigner.

Plus tard : Enfin le professeur apparut avec son habit bleu à longue queue et à boutons de cuivre, portant une brassée de livres et une cloche. Il se tint sur les marches et sonna la cloche longuement, bruyamment, joyeusement. Mon cœur bondit en moi, et je criai en dedans, de façon que personne ne pouvait entendre : enfin nous allons à l'école et c'est pour nous mêmes, et nous

allons avoir des avantages comme les autres, ainsi que maman l'a dit. O c'est bon ! C'est bon ! C'est bon !!

Et le soir : Ce soir, je suis contente du monde, de moi-même, et du reste de l'humanité. >

Frances suivit alors, par intermittence des cours dans différents endroits. C'est pour elle une joie intense : tout l'intéresse, elle veut tout savoir, jouit des rapports avec les professeurs, avec les autres élèves, se passionne pour les questions du jour, et cela se comprend quand on songe que l'une d'elles était le problème de l'esclavage et la guerre qui en résulta ; elle s'occupe des méthodes pédagogiques, de la situation de la femme, traverse une crise religieuse aiguë, d'où elle devait sortir pour toujours apaisée et sereine.

La vie continue aussi riche lorsqu'au lieu de recevoir, elle donne à son tour ou plutôt lorsqu'elle continue à recevoir tout en donnant comme institutrice, le meilleur d'elle-même à ses élèves. A travers les années d'expériences diverses et souvent difficiles, sa personnalité se forme, elle s'équilibre et s'épure par l'amour et la souffrance. Pendant une année, elle fut la fiancée d'un homme remarquable, qu'elle devait retrouver souvent plus tard ; elle rompit non sans effort, une relation qui pesait trop lourdement à l'épanouissement de sa nature originale et robuste. Elle perdit aussi sa sœur Mary, charmante créature de douceur qui s'en alla, laissant à Frances ce message exquis et simple : < Dites à chacun d'être bon. >

Ainsi la vie se déroule, apportant des études, des lectures, des échappées à New-York et Boston, des professorats, la ruine et la mort de M. Willard, un long voyage de deux ans et demi en Europe, en Egypte et en Palestine, puis en février 1871 — un événement important :

Frances Willard fut sollicitée de devenir la présidente du Collège pour jeunes filles d'Evanston.

< Un jour, raconte sa mère, Frances était occupée à clouer le tapis de l'escalier ; une dame dont le mari était le principal professeur du Séminaire de théologie et qui demeurait en face de nous, traversa la rue, vint s'asseoir sur l'escalier et dit : — Frank, vous m'étonnez. Laissez donc quelqu'un d'autre rapetasser de vieux tapis et venez prendre la direction du nouveau collège. — Très bien, répondit Frank ; je serai très contente de le faire ; j'attendais seulement qu'on me le demandât. >

Le nouveau collège n'existait encore que dans l'esprit de quelques personnes et devait être une branche nouvelle de l'Université de cette ville ; les jeunes filles devaient y être admises sur le même pied que les jeunes gens. La création et l'organisation de cette école où tout était à faire, depuis l'érection des bâtiments, fut une tâche joyeuse. La nomination de Frances date de février : en septembre, l'institut ouvrait ses portes. Au point de vue des études, tous les sujets possibles étaient prévus au programme, sans même que certaines branches fussent considérées comme plus importantes que d'autres. La jeune directrice attachait un grand prix à la formation du caractère, au développement de l'honneur et de la dignité personnelle, et mettait à la base du règlement ce principe : < Les jeunes dames feront ce qu'il leur plaira de bien faire >. Frances Willard avait la confiance des étudiantes : tout marchait bien.

L'année suivante, le Rév. Charles Fowler, l'ex-fiancé de Frances, devint le directeur de l'Université. Comme elle, il était un partisan résolu de la co-éducation, de la liberté féminine, et du suffrage féminin. Mais malgré l'identité des points de vue, en dépit de la valeur personnelle de l'homme, l'opposition des deux natures se fit sentir et Frances Willard donna sa démission (juin 1874).

Miss Willard avait 35 ans; sa vie semblait brisée; en réalité, elle allait seulement entrevoir le but d'une activité dans laquelle elle devait se donner tout entière et trouver le bonheur. C'est à ce moment qu'éclata la croisade de femmes chrétiennes pour la tempérance.

Il faut rappeler ici, l'origine de ce mouvement qui (cela arrive fréquemment pour de grandes causes) naquit presque inconsciemment. L'action, venant à son heure, répondant sans doute à des besoins profonds, devait s'étendre comme un embrasement dans les prairies brûlées de soleil. Ce fut une tourmente soudaine, avec ses côtés ridicules, grotesques, avec son élan pathétique de conviction et de sacrifice; elle balaya tout un ordre de choses pour faire place à de nouvelles conceptions de vie.

En décembre 1873, le Dr Lewis faisait dans la petite ville de Hillsboro' une conférence sur ce sujet: « Nos jeunes filles ». Retenu par la neige, il donnait le lendemain une seconde conférence sur un sujet de tempérance et suggérait aux femmes de la ville une démarche auprès des tenanciers de débits pour leur demander de renoncer à vendre des spiritueux.

La plupart des femmes présentes se levèrent aussitôt pour mettre cette idée à exécution: des dames timides, des femmes en cheveux blancs, les maîtresses d'école, les grand'mères se formèrent en cortège, parcourant les rues de Hillsboro' et supplièrent les marchands « dans un esprit d'amour chrétien, pour le bien de l'humanité et de leurs propres âmes de renoncer à un commerce haïssable et destructeur. »

Les habitants, pris par surprise, cédèrent. L'un après l'autre signa l'engagement demandé, et ferma boutique, jetant au ruisseau le poison; au bout d'une semaine, il ne se vendait plus d'alcool dans la ville. Le mouvement s'étendit tout à l'entour: on ne parlait qu'abstinence et prohibition. L'Ohio et l'Illinois devinrent des « Etats secs ». Du Maine à l'Orégon les femmes étaient à l'œuvre, souvent bien reçues, souvent aussi renvoyées et insultées dans les grandes villes, huées et poursuivies par la foule, parfois emprisonnées, rien ne pouvait les arrêter.

Il se passait des scènes extraordinaires, lorsque par exemple, tel cabaretier converti vidait ses tonneaux à la rue, où des bandes de vauriens ramassaient avec empressement une neige saturée d'alcool en maudissant les « momières ». Il y eut dans la manière dont le mouvement fut conduit une touchante inexpérience, une ignorance entière de ce que peuvent être l'économie politique et la psychologie des foules. — Mais il y eut aussi tant de bon vouloir, d'ardeur, de confiance dans ce qui peut subsister d'idéal au fond de l'être le plus dégradé, et la puissance d'une idée est une chose si grande que l'impulsion donnée continua; elle devait porter des fruits nombreux et variés. Ce qui semblait n'être que le fait de quelques exaltées devient reconnu, sérieux; les médecins, les pédagogues, les économistes appuient la réforme entrevue.

Un des premiers résultats de la campagne s'exerça sur les femmes elles-mêmes; elles comprirent mieux qu'auparavant qu'il y a beaucoup de mal dans le monde, que c'est précisément leur affaire de le combattre, qu'en s'unissant elles peuvent beaucoup, qu'il y a un devoir et une joie à faire ce que l'on peut.

La croisade avait atteint Chicago en mars 1874, lorsque Miss Willard était encore doyen du Collège féminin. Elle en fut vivement impressionnée et influença ses élèves dans le sens du mouvement. « Ce serait enthousiasmant, dit-elle, de servir une telle cause, si j'avais plus de temps et de liberté ».

(A suivre).

J. MEYER.

Dernière heure

Au moment de mettre sous presse, nous recevons le texte des deux motions, dont l'une en tout cas était attendue, déposées au Conseil National.

MOTION DE M. GREULICH (du 4 décembre 1918).

Le Conseil Fédéral est invité à présenter aux Chambres un projet de revision constitutionnelle qui assure aux femmes suisses le même droit de vote et les mêmes conditions d'éligibilité qu'aux hommes.

Signataires: Greulich, Eugster-Zust, Frei (Bâle), Graber, Grimm, Ilg, Naine, Platten, Ryser, Schmid (Olten), Schneeberger, Studer.

MOTION DE M. GÖTTISHEIM (du 5 décembre 1918).

Le Conseil Fédéral est invité à présenter au Conseil National un projet de revision constitutionnelle qui mettra les femmes suisses au bénéfice des droits politiques que la Constitution confère aux citoyens.

Signataires: Göttisheim, Bertoni, de Dardel, Fritschi, Hirter, Michel, Micheli, Peter, Rochaix, Rothenberger, Schär (Bâle), Sigg, Strauli, Zurcher.

CORRESPONDANCE

Mademoiselle,

C'est avec regret que j'ai lu dans la *Gazette* du 15 courant la proclamation de l'Association nationale suisse pour le Suffrage féminin, signée par vous, et recommandant au Conseil fédéral l'article 2 du programme du Comité d'Olten.¹

Certes, je souhaite ardemment que le suffrage féminin devienne une réalité en Suisse; je ne doute pas de son triomphe. Je sais qu'après une lutte de plusieurs années, il a acquis droit de cité en Angleterre. Et c'est parce que je veux son triomphe complet et définitif que je désapprouve l'appui que vous semblez donner au Soviet d'Olten. Je sais que vous condamnez la violence — vous le dites du reste dans votre proclamation — mais croyez-vous sincèrement faire progresser le féminisme en lui donnant l'estampille socialiste?

De braves citoyens, bien disposés envers nous — et ils sont nombreux — nous refuseront à regret leur approbation et leur appui pour le seul motif que l'Association suisse semble se placer sous la protection du drapeau rouge.

Notre cause doit être neutre. Elle ne veut devoir son triomphe à aucun parti politique, dût-elle l'attendre encore des années!

Vous allez me dire que nous sommes d'accord, qu'aucun lien ne nous rattache à tel ou tel parti politique. Officiellement non, je veux le croire. Mais croyez-vous sincèrement que le Soviet d'Olten et la clique bolchéviste qui gravite autour de lui fasse faire un pas en avant à notre cause? Ces gens-là se moquent bien de nos revendications. Ils ne soutiennent les idées féministes que dans le but de se servir de nous, et si par malheur le jour de leur triomphe arrivait, on les verrait bien vite nous jeter par-dessus bord si nous ne montrions « patte rouge »!

En terminant, vous me permettrez, Mademoiselle, de vous dire que le seul moyen de faire triompher notre cause consiste à fonder partout, dans les localités les plus reculées, une Union des Femmes. Quand les futures citoyennes seront instruites du rôle qu'elles sont appelées à jouer dans notre vie politique, qu'elles auront compris la grande tâche qui leur incombe, la cause sera suffisamment entendue; le mouvement deviendra puissant, il groupera toutes ou presque toutes les femmes et triomphera certainement.

Nous espérons qu'un jour nous aurons droit à notre part de responsabilité dans les affaires du pays. Nous ne voulons à aucun prix supplanter les citoyens honorables qui le dirigent, mais collaborer avec eux. Cependant, pour atteindre ce but, nous ne voulons pas

¹ On trouvera plus haut le texte de cette dépêche.